

Prologue

Chronique de Gondemar

D'après le manuscrit templier du XII^e siècle retrouvé

à Pontarlier (Franche-Comté actuelle)

Jérusalem, an 1118

— **D**éplacez ces pierres et étayez soigneusement la galerie avant que tout ne s'écroule sur vous !

La voix du maître d'œuvre, un homme imposant à l'épaisse barbe blanche et au visage marqué par le passage du temps, la morsure du soleil et la poussière, résonna dans l'étroit passage tandis que les ouvriers retiraient les derniers obstacles qui les empêchaient de poursuivre leur tâche.

Les excavations avaient commencé depuis des semaines et ils n'avaient pas encore trouvé ce qui, d'après les indices recueillis et les documents existants, devait pourtant se trouver là-dessous. Ils avaient exhumé quantité de vestiges de l'époque romaine, des ossements et des fragments de poterie, mais rien qui ne pût les laisser supposer qu'ils étaient sur la bonne voie.

Le roi s'était montré enthousiaste et avait favorablement accueilli l'initiative de fonder un nouvel ordre. Il leur avait permis d'occuper une partie du palais royal et d'opérer librement dans les fondations de ce qui était autrefois le temple principal. Mais le roi ignorait les véritables intentions de ces hommes qui, à ses yeux, n'étaient que des moines guerriers, pieux et valeureux, déterminés à défendre les pèlerins.

— Maître, je crois que nous y sommes ! s'exclama l'un des maçons désormais au bout de ses forces.

La dernière fissure de la paroi qu'ils étaient en train de démolir semblait avoir cédé sous les coups, et une bouffée d'air frais avait envahi la galerie, faisant trembler la flamme des torches. Le maître s'approcha de l'ouverture avec une lampe à huile pour éclairer l'intérieur de la cavité. Au bout de quelques secondes, il se tourna vers les ouvriers avec une expression de triomphe sur le visage.

— Sortez et allez chercher maître Hughes.

Les hommes ne se firent pas prier. Ils étaient dévoués à la cause de l'ordre naissant, liés par un serment qui concernait également le secret de ces fouilles mystérieuses. Malgré leur confiance, les neuf chevaliers fondateurs avaient décidé que les ouvriers ne devaient pas poser les yeux sur leur découverte.

Le maître d'œuvre attendit que tous soient sortis de la galerie pour déplacer les bris de mur qui obstruaient encore l'orifice avant de pénétrer dans la grotte obscure. Le lieu, frais et humide, se composait d'une vaste salle creusée dans le rocher, dont le plafond était soutenu par des piliers massifs grossièrement taillés. Le maître d'œuvre alluma plusieurs torches et les glissa dans des supports en métal qu'il découvrit çà et là. Puis, il se mit à inspecter les lieux. Il fut immédiatement frappé par les symboles gravés dans les piliers de la voûte, peut-être laissés par les maçons qui avaient creusé cette pièce dans le rocher, des tailleurs de pierre qui avaient vécu là deux mille ans plus tôt. Il y avait des équerres, des marteaux, mais aussi des symboles plus énigmatiques, peut-être des lettres d'un alphabet secret. Le long des parois se trouvaient alignés huit sarcophages imposants, aussi grossièrement taillés que le reste et chacun sculpté d'un symbole. Enfin, au fond de la grotte trônait un neuvième sarcophage. Le maître d'œuvre s'en approcha et découvrit deux symboles qui révélaient avec certitude l'identité de celui qui y reposait.

— Enfin...

À cet instant, il perçut un bruit de pas dans son dos et fit volte-face : huit hommes en tunique de travail venaient d'entrer dans la galerie. L'homme de tête avait dans le regard une lueur particulière, une détermination que seuls les hommes de pouvoir arborent. Toutefois, cette autorité et cette sévérité étaient également empreintes de bonté et d'indulgence.

Le maître d'œuvre demeura sans dire un mot à côté du neuvième sarcophage tandis que les huit hommes s'approchaient avec une lenteur imprégnée de respect.

— Qui est-ce ? demanda l'homme qui dirigeait le petit groupe.

— Je dirais qu'il n'y a aucun doute, frère Hughes.

Hughes s'approcha du sarcophage et, du bout des doigts, parcourut les symboles, dont l'un, un rameau d'acacia, représentait le mythique architecte du Temple de Salomon. Il se tourna ensuite pour étudier les autres sépultures de même facture. Pour finir, il posa le regard sur le mur situé derrière le sarcophage principal, où une niche creusée dans la roche était fermée par deux volets en bronze.

— Ouvrons-la, mes frères !

Deux des hommes présents s'approchèrent de la niche et tentèrent d'ouvrir l'un des battants à l'aide d'un pied-de-biche. Au bout d'un instant, les antiques charnières vieilles de milliers d'années cédèrent pour laisser apparaître un coffret cubique, dont les lueurs dorées illuminèrent toute la salle. À côté se trouvait une tablette de pierre gravée. En la soulevant avec précaution, les deux hommes apportèrent la tablette à frère Hughes qui l'étudia longuement avant de la tendre au frère qui se tenait à ses côtés.

— Elle est écrite dans l'ancienne langue de la Judée, frère Alain. Essayez de la déchiffrer.

Frère Alain, l'un des plus âgés du groupe, était en outre un éminent linguiste spécialisé dans les langues anciennes les plus disparates. Ses grands yeux noisette parcoururent rapidement l'inscription de la tablette et, au bout de quelques minutes seulement de réflexion, il commença à traduire :

— « Neuf clefs pour neuf symboles pour neuf verrous afin que les yeux du Gardien soient scellés à jamais. » C'est tout, il n'y a rien d'autre.

Tous échangèrent des regards qui trahissaient la crainte soulevée par l'inscription. Tous sauf Hughes, dont les yeux brillants continuaient à aller d'un sarcophage à l'autre. « Neuf clefs pour neuf verrous... Vite, ouvrons les sarcophages ! »

Ils se mirent à l'œuvre et découvrirent les neuf sépultures l'une après l'autre pour terminer par celle de l'architecte du

Temple. Avec les vestiges des mythiques gardiens et constructeurs, les précieux vêtements et bibelots avec lesquels ils avaient été ensevelis, chaque tombe abritait une petite clef en or à la forme étrange : elle ne se terminait pas par la denture habituelle, mais par un symbole qui évoquait une sorte de sceau. Dans le sarcophage de l'architecte, il y avait également un triangle en or sur lequel était gravée une longue formule.

Maître Hughes s'en empara délicatement et, une fois de plus, le tendit à frère Alain qui l'examina rapidement. Avec une expression mêlée de fièvre et d'inquiétude, il s'exclama :

— C'est le rituel ! Cela explique tout.

Le visage de maître Hughes prit un air déterminé et se tourna vers les autres.

— Mes frères, personne ne doit avoir accès à ces inscriptions, pas plus qu'aux clefs et encore moins au coffret. Personne, pas plus que le souverain pontife que le plus pieux des hommes ou celui qui vit dans la grâce absolue de Dieu. Parce que personne n'aura jamais la force de résister à son immense pouvoir. Personne, hormis nous.

Stupéfaits et effrayés, les autres se dévisagèrent.

— Pourquoi ne les détruirions-nous pas pour toujours, maître Hughes ? proposa l'un d'entre eux.

Hughes demeura pensif quelques instants, le regard rivé sur le coffret.

— Oui, ce serait sans doute la meilleure chose à faire, mais nous ne nous le pardonnerions jamais, car il pourrait receler quelque chose qui nous apporterait la victoire sur les infidèles.

Les autres hochèrent la tête sans quitter leur air grave.

Au bout d'un moment, Hughes reprit la parole :

— En tant que grand maître, j'assumerai la charge de garder cette découverte et de l'étudier. Chacun d'entre nous conservera une clef et un symbole. Nous, les neuf fondateurs de notre ordre, neuf comme neuf étaient ceux qui ont accompagné l'architecte au cours de son dernier voyage et qui ont, avec lui, protégé le secret le plus terrible. Prenons tout et refermons cette grotte pour l'éternité.

LIVRE
PREMIER



Une journée idéale

*Événements rapportés par Lorenzo Aragona
Naples, décembre 2012*

La journée avait commencé comme un rêve. J'avais dormi comme un loir, jusqu'à ce que les rayons du soleil viennent caresser les couvertures en me réveillant doucement. Je m'étirai et m'assis sur le lit en regardant autour de moi d'un air satisfait.

Nous n'étions qu'à quelques jours de Noël et il faisait vraiment froid, mais la lumière qui se posait sur les meubles était intense et laissait imaginer un temps magnifique. « Le solstice d'hiver va être merveilleux », songai-je.

Ma femme était déjà levée, mais j'avais encore sommeil et je glissai à nouveau paresseusement sous les couvertures en retardant le moment où il me faudrait les abandonner pour les quatorze heures suivantes. Je ne me levai que lorsque l'arôme envoûtant et familier du café vint chatouiller irrésistiblement mes narines. Je me dirigeai vers la cuisine et m'approchai d'Artemis, qui était déjà devant la cuisinière. Je lui posai un baiser dans le cou, mais elle n'en cessa pas pour autant de moudre le café dans la machine.

— Bonjour, trésor. Tu as bien dormi ?

— Super ! Sans l'odeur du café, je serais resté caché encore un peu sous les couvertures.

Me prenant presque par surprise, ma femme m'entoura de ses bras et m'embrassa avec fougue.

— Vraiment ? Et tu serais resté au lit sans moi ?

D'un seul geste de la main, elle dénoua son peignoir et le laissa tomber sur le sol pour se retrouver nue dans mes bras.

— Ah ! si tu me prends comme ça...

Et je me perdis une fois de plus dans ses boucles noires.

L'hiver semblait arriver avec une hotte prometteuse chargée de parfums, de saveurs et de plaisirs. Ne serait-ce que pour cela, j'aurais dû être de bonne humeur. Toutefois, depuis quelque temps, des cauchemars ou des rêves agités occupaient mes nuits, même si leur souvenir avait pratiquement toujours disparu à mon réveil. Mon extrême sensibilité m'avait rendu particulièrement réceptif à des signaux de mon subconscient et à certains phénomènes, disons, qui sortaient de l'ordinaire. Pire, à plusieurs reprises, au cours de mes incursions dans le monde ésotérique en quête d'artefacts mystérieux, les rêves avaient éclairci des événements qui, autrement, seraient demeurés difficiles à comprendre. En somme, j'étais habitué à mener une vie onirique plutôt animée.

Quoi qu'il en soit, afin de tenir en respect ma psyché un peu turbulente, j'avais commencé à prendre des comprimés – que j'aurais oubliés tous les matins si Àrtemis ne me les avait pas mis pratiquement dans la bouche elle-même.

— Tu es vraiment incorrigible, Aragona, me dit-elle encore ce matin-là en m'appelant par mon nom de famille comme toutes les fois où elle voulait me réprimander et en me rejoignant sur le seuil avec un verre d'eau et la pastille magique dans la main.

J'avalai une gorgée d'eau et fis passer la pilule avant de prendre ma femme dans mes bras pour l'embrasser avec passion.

— Je sais, c'est pour ça que tu m'aimes !

Elle me poussa dehors avec un sourire malicieux :

— File donc, marchand d'art, ou je serai en retard à l'université !

Ah ! mon Àrtemis ! Elle était l'idole de ses étudiants ! Une sorte d'Indiana Jones en jupe, toujours prête à se fourrer dans

le pétrin pour prouver son amour de l'enseignement. Elle était l'une des rares chercheuses au monde à avoir su déchiffrer le linéaire A, langue obscure que pratiquaient les habitants de la Crète de l'Antiquité, et certainement l'une des premières à avoir été en mesure de la lire, ce qui lui avait valu l'estime de ses pairs à travers le monde. Son lien avec la Grèce, sa terre natale, lui avait conféré une sorte d'oreille absolue pour tout ce qui touchait à l'hellénisme. Avec ses thèses originales, elle avait déjà ridiculisé plus d'une sommité et enflammé la scène académique grâce à des dizaines de publications avant-gardistes.

Un autre détail de poids : avec ses merveilleuses boucles noires et ses yeux félins, aussi intenses que les profondeurs de la mer Égée, elle était d'une beauté comparable à celle des danseuses du palais de Cnossos. Je l'adorais.

J'abandonnai ma Grecque aux prises avec ses préparatifs matinaux et, avant de reprendre ma voiture, je me dirigeai vers mon marchand de journaux favori.

— Bonjour, Fausto, comme d'habitude, je vous prie.

— Voilà, monsieur Aragona. Je vous souhaite une bonne journée.

Les manières cordiales de Fausto me mettaient toujours de bonne humeur, même si, ensuite, la circulation infernale du centre-ville, les rares jours où je prenais la voiture plutôt que le funiculaire, pouvait me plonger dans le plus noir des désespoirs. Ce jour-là, en revanche, on aurait dit que tout se passait pour le mieux. Sur le trajet jusqu'à la galerie d'art, je ne vis, en effet, que quelques automobiles ; aucun bouchon en tout cas, ce que je trouvais curieux, surtout avec Noël si proche.

Ce matin-là, je n'avais cependant pas envie de me poser trop de questions et je décidai de me laisser porter par la douceur de la perfection du jour.

En entrant dans la galerie, je tombai sur Bruno, mon associé, en pleines négociations pour une console Louis XVI extrêmement rare et coûteuse. La journée semblait avoir également démarré du bon pied du point de vue des affaires. Je saluai le client, que je connaissais bien, et me dirigeai vers le petit bureau que nous avions installé à l'arrière.

Au bout d'un quart d'heure, Bruno entra, un sourire éclatant sur le visage. Il posa les mains sur la table de bureau, pencha en avant son visage anguleux qui me rappelait les traits de Chopin et darda sur moi ses petits yeux sombres avec une insistance pénétrante.

— Re-bonjour, associé ! Je crois que j'ai établi le record en matière de ventes. Ça ne fait qu'une demi-heure que j'ai ouvert et j'ai déjà décroché la première avance de monsieur Ciliente pour la commande de la console.

— Je t'ai toujours dit que tu étais un vendeur extraordinaire.

— Alors, je ne suis qu'un vendeur ? Si c'est ça, toi, tu n'es qu'un marchand.

— Toujours aussi susceptible ! C'est normal que tu sois un antiquaire qui a du flair pour les pièces rares.

Bruno hocha la tête sans se départir de son expression sérieuse.

— Je préfère entendre cela !

Bruno von Alten, mon ami et associé, était de père allemand. Homme d'une grande élégance, il était aussi un excellent antiquaire. Sans parler de son extraordinaire talent en tant que pianiste de jazz. Lorsqu'il n'était pas à la galerie, il se produisait sur les scènes de toute l'Europe avec son trio. Un type parfait, quoi.

Ce matin-là, il venait de conclure la vente d'une console du XVIII^e siècle fabriquée par l'école de Jean-Henri Riesener, Allemand installé en France et devenu ébéniste royal en 1774. La moitié des pièces de mobilier exposées à Versailles et appartenant à Marie-Antoinette était son œuvre.

Bruno aimait proposer à ses clients des pièces d'artistes allemands, une sorte d'hommage qu'il rendait chaque fois à la mémoire de son père, décédé alors que mon ami n'avait que vingt ans. Il concevait également une véritable adoration pour le mobilier de la fin du XVIII^e siècle, au point que, chaque fois qu'il vendait un meuble, il feignait avec force drame de devoir s'en séparer. Je n'y trouvais, bien sûr, rien à y objecter du moment que ses tractations étaient positives. D'ailleurs, je professais le même genre d'attachement pour un style que Bruno, en bon snob impénitent, qualifiait de pure et simple vulgarité.

— Comment peux-tu comparer le style Louis XVI à ces horreurs Art nouveau ?

Je baissais la tête et haussais les épaules.

— Ton problème, mon vieux, c'est que tu ne t'es jamais mis à jour. Les styles changent et l'on essaie de nouvelles choses, tu dois l'admettre.

Durant nos habituelles chamailleries, je prononçais ces paroles d'un air pas toujours très convaincant dans la mesure où j'étais le premier à critiquer l'art et l'architecture contemporains. Pour moi, tout s'était arrêté dans les années 1930, en Amérique, avec l'Art déco, et je considérais l'Art nouveau comme le summum de l'association entre l'ancien et le moderne.

C'était mon style favori, comme le prouvait d'ailleurs la décoration de mon appartement, tout en volutes et fioritures, abat-jour en pâte de verre de couleur et meubles de style Guimard (que Bruno détestait).

Il s'assit devant la table de travail et ouvrit le registre des ventes tout en mettant l'ordinateur en marche. Il avait l'habitude de tout consigner à la main avant de conserver l'original des factures et tous les documents importants dans la chambre forte de sa maison.

Il considérait l'imprimante avec suspicion et affirmait ne pouvoir se fier à cette machine infernale appelée « ordinateur ».

— Je ne t'ai pas déjà dit que tu étais resté au XVIII^e siècle ? Tu n'as pas envie de te mettre à jour ?

— Le jour où ton ordinateur et ton imprimante ne fonctionneront plus, tu viendras pleurer pour que je te laisse regarder mes « paperasses inutiles », comme tu dis. Alors, j'ouvrirai la plus chère de toutes les bouteilles de cognac fine champagne et je te rirai au nez.

— Parfait, j'en suis. Moi, de mon côté, je ferai un écart à l'interdiction que je me suis faite de boire de l'absinthe, seul, et je porterai un toast avec toi grâce à un petit blanc espagnol que j'ai mis de côté.

— Parfait, conclut Bruno. À présent que nous avons réglé le problème des alcools, je voudrais que nous croisions nos informations sur les pièces vendues et que nous procédions à une

vérification pour les pièces sur lesquelles nous avons déjà pris une option et pour celles que nous aurions repérées.

Dans un geste de désespoir, j'ouvris grand les bras.

— Mais nous l'avons déjà fait hier !

— Oui, mais, hier, nous n'avions pas vendu le Riesener !

À treize heures, je retrouvai Àrtemis pour déjeuner chez Donna Teresa, mon restaurant préféré, qui se situait à quelques minutes de chez moi. Je n'aurais pas hésité à parcourir des kilomètres afin de goûter à ses plats authentiques, et, bien que L'Églantine, ma galerie d'antiquités, se trouvât dans le centre, je remontais volontiers dans le quartier du Vomero pendant la pause du déjeuner.

— Bonjour, monsieur Aragona. Aujourd'hui, nous avons des pâtes au four, des haricots et de la scarole, et un délicieux risotto au chou.

Lorsque Teresa, la nièce de la légendaire fondatrice du restaurant, énumérait les plats, c'était pour moi comme la lecture d'un poème. De la poésie, de la pure poésie gastronomique.

— Un risotto pour moi, déclara Àrtemis en anticipant mon choix.

— Pour moi aussi, un risotto. Merci, Teresa.

La jeune femme prit note de notre commande avant de s'éloigner.

— Alors, tout se passe bien à la boutique ?

— Je t'en prie ! N'appelle pas ça une boutique. Je te l'ai déjà dit ! dis-je en levant les mains comme pour me protéger. Imagine un peu que Bruno jaillisse soudain pour te faire l'un de ses sermons germaniques insupportables ! L'Églantine est une galerie d'antiquités.

— Pardon ! Je n'avais pas l'intention de t'offenser...

— Je sais bien, mon amour, et, si ce n'était pas pour Bruno...

— Exact, tu dois le remercier. Il est inutile que je te rappelle que sans lui proliférerait sur ta table de travail une collection d'étranges objets accumulés là sans doute depuis des années.

— Ce n'est qu'exagération ! N'est-il pas normal qu'un anti-

quaire comme moi accumule et conserve les objets ? C'est ainsi que les choses acquièrent de la valeur.

— Allez, toujours les mêmes excuses.

Lorsque Teresa nous apporta nos assiettes, je laissai de côté toute autre considération pour admirer le risotto que je dégusterai lentement, bouchée par bouchée. Je n'avais cependant pas encore abaissé ma fourchette pour la plonger dans la chou crémeux que mon regard fut attiré par quelque chose – ou plutôt quelqu'un – qui se tenait à l'entrée du restaurant.

Je me rendis compte qu'une belle jeune fille blonde avait les yeux rivés sur moi. Nous échangeâmes un regard qui parut durer longtemps et qui me fit éprouver sur-le-champ un sentiment de malaise. J'eus l'impression qu'elle ne voulait pas seulement me dévisager, mais qu'elle cherchait à me communiquer quelque chose. Àrtemis s'en aperçut et se tourna immédiatement vers l'entrée, mais la jeune femme avait déjà disparu.

— Que se passe-t-il ? Qu'as-tu donc vu ?

Afin d'éviter de provoquer sa jalousie, je répondis par un mensonge :

— Non, rien, je croyais avoir vu quelqu'un que je connais. Tout va bien. Mangeons.

Après le déjeuner, j'accompagnai Àrtemis à l'université avant de retourner à la galerie. J'étais presque arrivé lorsque ce qui m'avait paru jusqu'alors une journée parfaite prit un tour inattendu. J'étais en train de parcourir la rue Chiatamonte pour atteindre le garage où j'avais l'habitude de laisser ma voiture quand surgit d'une porte cochère un scooter qui me coupa la route. Impossible d'avoir le temps de tourner le volant et je me le pris de plein fouet, faisant voler le conducteur de son siège.

En proie à la panique, je me catapultai hors de la voiture en hurlant :

— Bon sang de merde !

Heureusement, la rue était déserte et je me précipitai au secours du conducteur qui était demeuré allongé au beau milieu de la chaussée devant mon véhicule. « Mon Dieu, faites qu'il ne lui soit rien arrivé ! »